

Les puces,

de vraies bêtes de scène

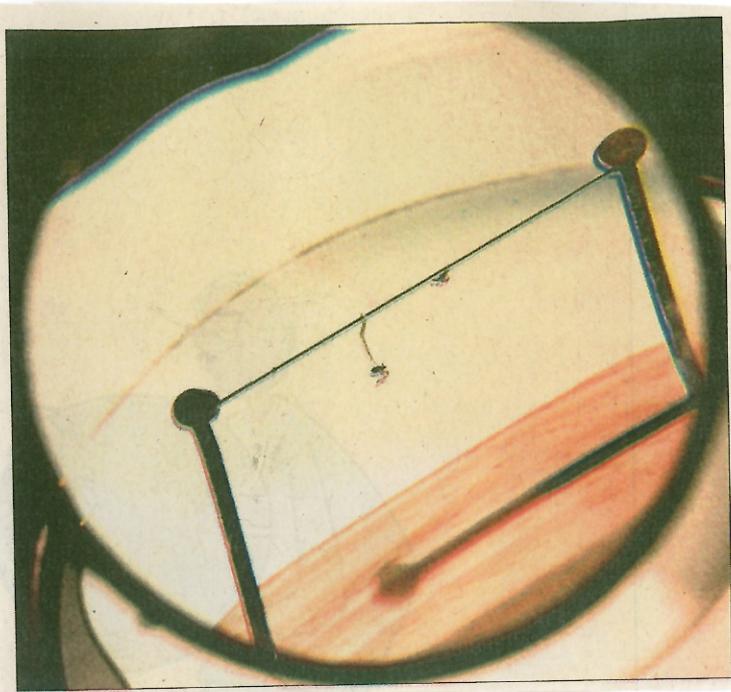


Ci-contre: **Félix Fujikkoon** avec le masque de puce géante qu'il coiffe pendant le spectacle. Ci-dessus: Les puces «**Adam**» et «**Eva**» en équilibre sur leur fil. VIDY, 10.12.2013

PHOTOS: CARINE ROTH

Dans «The Acting Bug», à Vidy, on peut voir de vraies puces. Leur dresseur, Félix Fujikkoon, raconte sa vie à leur hauteur

Par Marie-Pierre Genecand



Elles s'appellent *Adam* et *Eva*. Elles mesurent 2 à 3 mm, sont âgées de 7 semaines et sont originaires de Hérisson, un village français dans l'Allier, mais plus exactement, elles viennent de *Grisouilloux*, un chat qu'on appelle aussi *Tripode*, car il n'a que trois pattes. Elles peuvent sauter 200 à 300 fois leur taille, cinq fois par minutes. Et rien ne peut les écraser, ni les deux doigts d'une main, ni le pneu d'une voiture, car leur résistance est parmi la plus élevée du règne animal.

Victimes de l'hygiénisme

Depuis une semaine, *Adam* et *Eva* font les belles de chapiteau à Vidy-Lausanne dans *The Acting Bug/Le virus de la scène*, spectacle d'inspiration foraine de l'Américain Patrick Sims où marionnettes, masques et vidéos rendent un hommage délirant au cirque de puces à l'ancienne. Dans cette déferlante d'artifices où apparaît notamment Antonin Artaud en fou harcelé par une nuée de sauteurs, *Adam* et *Eva* offrent la séquence vérité, l'effet de réel. Mais ne seraient que puces sur un chat sans Félix Fujikkoon, dresseur-bien-facteur qui les couve des yeux et dit d'entrée que ce n'est pas lui «qui dresse ses puces, mais ses puces qui le dressent»...

Ce constat, d'abord. Les cirques de (vraies) puces ont bel et bien existé. Que ceux qui, comme moi, pensaient que ce n'était que bluff d'un comédien habile à suggérer, revoient leurs classiques: dès Cléopâtre, dit-on, les puissants et

les manants ont aimé voir à l'œuvre ces êtres minuscules, dotés d'une force insensée et capables de tirer des chars ou de croiser l'épée. Une vogue qui a connu son apogée entre le milieu du XIXe siècle et le début du XXe siècle, dans les théâtres forains. Aujourd'hui, à part quelques passionnés comme Félix, comédien qui tient ce savoir-faire de son grand-père, les cirques de puces se sont éteints.

La raison? «La matière première, sourit le dresseur. Dès la vague hygiéniste de l'après-guerre, les puces ont été éradiquées et, avec elles, l'art de les dresser.» Lui-même rêve de trouver des puces humaines, qui sont plus pérennes – elles peuvent vivre jusqu'à 9 mois contre 2 à 3 mois

pour les puces d'animaux – et plus résistantes au froid. Pour cela, il ira bientôt dans les pays du Maghreb et en Inde, «des régions où l'on respecte le vivant sous toutes ses formes». Tout de même, les puces peuvent transmettre la peste, non? «Oui, les puces des rats, mais la peste précède la puce. Et, mieux que ça, j'ai pu observer qu'à part celles du rat, les puces ne se fixent pas sur un animal malade. D'ailleurs, je ne bois pas, ni ne fume pas.»

Dresseur et père nourricier

Félix Fujikkoon précise son état de santé, car c'est lui qui nourrit ses deux puces favorites. Toutes les 24 heures, ou les 12 heures en cas de froid et de forte activité, Félix place les deux élues sur son

bras et se laisse sucer le sang sans ciller. La séance dure de cinq minutes à une demi-heure et, si on s'approche, on voit distinctement les petites têtes affairées. «Une piqure de puce ne gratte que si on est en réaction, explique le dresseur. Puisque je suis convaincu que la puce est la meilleure partie de moi-même, je ne sens rien.»

Avec Félix, 32 ans, on est loin des dresseurs ventripotents et grimaçants qui semblaient arracher par la force les proesses à leurs créatures. «Cette histoire du dresseur tyrannique, c'est un mythe. Pour cette activité, il faut de la précision. Or, pour avoir de la précision, il faut de la patience et pour avoir de la patience, il faut de l'humilité. Dresser une puce, c'est dresser sa propre pensée», ensei-

gne encore le jeune homme, adepte de la méditation soufie.

Comment trouve-t-il et éduque-t-il ses puces? «Je les ramasse sur des animaux de ferme, qui ne sont pas bichonnés comme des poupées. Je passe sur les poils un peigne à poux et, parmi une vaste moisson, je peux trouver des puces.» S'ensuit la phase délicate de l'appivoisement, celle du collet. «Pour que les puces arrêtent de sauter partout, je leur crache un peu de salive dessus. La salive les immobilise sans les étouffer et permet que je leur passe le collet. Je le place entre la tête et le thorax ou, si vous voulez, entre la première paire de pattes et la seconde paire – une troisième paire se situe sur l'abdomen. Moment critique, car il faut tirer assez pour les contraindre, mais pas trop pour ne pas les tuer...» On regarde l'interlocuteur avec un rien de perplexité. On parle bien de puces de 2 à 3 mm? «Oui, je travaille avec une pince, des brucelles. Et je construis mon collet avec du fil d'or ou de cuivre, c'est plus léger... Mais le plus important, c'est que je prends soin de la puce, car une puce qui meurt, c'est une partie de moi qui meurt.» Zen. Une fois que la puce porte un collet, on dit qu'elle est éduquée. Elle ne saute pratiquement plus ou plus à des distances vertigineuses. Mais, par-

fois, il arrive que Félix cherche pendant des heures une recrue qui s'est échappée...

Côté cirque, le dresseur voit très vite si la puce est meilleure en fil de fer, en course de chars, au combat à l'épée ou en jonglage avec une petite boule de laine ou de coton. «Ainsi, le dressage consiste à observer là où elles sont à l'aise, plutôt qu'à les forcer à faire un tour qui ne leur convient pas.» Zen again. Félix Fujikkoon est lui-même une curiosité. Ce Breton qui vit dans l'Allier a choisi son nouveau nom pour diverses raisons: Félix, pour la joie. Fuji, pour la montagne japonaise. «Koon, comme le nom de la parole divine qui, chez les musulmans, fait exister le monde.» «Et les trois «k» par provocation», lance le jeune homme, qui ne se sépare jamais de ses protégées, *Adam* et *Eva*. A l'abri du froid, dans une jolie boîte à pastilles, le couple de puces ne quitte pas sa poche. «J'espère qu'elles copulent et pondent des larves, car, désormais, elles peuvent mourir tous les jours.» Quand c'est le cas, quand une de ses puces meurt, Félix l'enterre au pied d'un arbre et dit une prière. Car, «dans la nature, il n'y a pas d'être, ou d'élément, supérieur. Chacun mérite la même considération. C'est à ce prix-là que le monde pourra se rééquilibrer.» La force de la puce.

The Acting Bug / Le virus de la scène, jusqu'au 22 déc., Théâtre Vidy-Lausanne, 021 619 45 45, www.vidy.ch